

Les cathédrales de Provence

La cathédrale de La Major à Marseille

Il faut la voir comme je l'ai vue, le matin dans la buée blonde de l'aurore, tout au bord des eaux de Phocée, l'auguste cathédrale dont les deux clochers byzantins montent avec une grâce austère dans l'un des plus beaux ciels du monde... À mesure que nous avançons dans une lenteur d'extase, [elle] émergeait de l'onde, évoquant les gloires de Sainte-Sophie.¹

Le poète Elzéard Rougier (1857-1926) savait bien qu'à Marseille, l'emphase ne sert souvent qu'à masquer la pudeur et convier le visiteur à voir plus loin que le réel ! Car cette ville, l'une des dernières vraiment cosmopolites du pourtour méditerranéen, aime bien se cacher derrière son image et sait ne pas se livrer à qui l'arpente sans l'aimer. Porte de l'Orient d'où s'élançèrent, à l'assaut de toutes les mers du globe, navires de commerce et embarcations missionnaires, elle est aussi devenue Porte de l'Occident pour d'incessantes vagues de migrants en quête de travail et d'avenir. Et la voici maintenant régulièrement livrée à des milliers de croisiéristes, fourmillant ça et là par rondes d'autobus, du Vieux-Port à Notre-Dame de la Garde et du MuCem à la Cathédrale.

D'après Aristote, un marin nommé Euxène, originaire de Phocée en Asie mineure, avait remarqué, au détour d'un voyage, une rade abritée propice à l'établissement d'un comptoir. Ayant noué relation avec la tribu ligure habitant ces parages, il mit au point, vers l'an 600 avant notre ère, une expédition dirigée par son fils Protis. Dans sa magistrale *Histoire de Marseille*, Raoul Puget raconte ceci :

Une tradition fameuse, recueillie par Trogue-Pompée et transmise par Justin, son abrégiateur, nous montre le Phocéen Protis abordant avec ses galères dans la calanque de Massalia le jour où le roi Nann, chef de la peuplade habitant la région côtière, doit marier sa fille selon le rite de la tribu : la belle Gyptis apparaît dans le festin auquel ont été conviés les Hellènes de passage ; elle tient dans sa main la coupe des noces ; elle fait le tour de l'assistance, où ne manquent pas les prétendants, et vient l'offrir à Protis, le jeune capitaine de Phocée. Celui-ci devient l'époux de

¹ Elzéard ROUGIER, *La Cathédrale de Marseille*, Marseille, Imp. Samat, 1894.

Gyptis, s'installe au bord de la calanque. Et c'est la fondation de Massalia – petite fille d'Athènes, fille de Phocée et de l'amour.²

Quoi qu'il en soit de l'historicité de ce récit, il décrit bien la vocation d'une ville dont le mythe fondateur est une invitation à l'hospitalité. Dans la lointaine union de Gyptis et de Protis, Marseille s'est toujours reconnue une identité au fondement de laquelle se trouvent le métissage, la rencontre des cultures et des religions. Il était donc capital, pensa Mgr Eugène de Mazenod (1782-1861), évêque missionnaire et visionnaire s'il en fut, que Marseille ait une cathédrale à la hauteur de sa vocation. Il entreprit donc, en ce milieu du XIX^e siècle, de construire un nouveau bâtiment qui prendrait le relais de la Vieille Major, édifice roman déjà bien mutilé et surtout trop étroit pour une ville alors en plein essor.

Au début, l'entrepreneur évêque, qui n'en était pas à sa première construction d'église, songeait à implanter la nouvelle cathédrale en haut de la Canebière, là où se développaient de nouveaux quartiers. Mais les autorités civiles penchaient plutôt pour l'emplacement de l'ancien groupe épiscopal, dans la ville grecque, quitte à devoir détruire une partie de la Vieille Major. L'évêque acquiesça et le 26 septembre 1852 le prince président Louis Napoléon Bonaparte vint poser la première pierre du futur édifice. La Nouvelle Major s'inscrit donc profondément dans l'histoire de la cité : c'est en effet sur cet emplacement que les archéologues situent le temple d'Artémis, protectrice de Massalia et garante du lien avec Phocée. C'est là surtout que les chrétiens du V^e siècle avaient bâti un très grand baptistère, plus vaste que celui d'Ambroise à Milan, dont le chantier de la Major a permis de retrouver quelques traces.

La piscine de ce baptistère se trouvait à l'angle de l'actuelle nef et du transept droit, sous la statue de saint Jean. C'est donc à cet endroit que furent baptisées des générations de chrétiens aux premiers siècles de l'Église. Aujourd'hui, l'antique baptistère a certes disparu mais l'Esprit Saint continue d'appeler de nouveaux disciples à la suite du Christ. Et quand chaque année, lors de la Vigile de Pentecôte, les adultes qui vont recevoir le sacrement de confirmation se lèvent à l'appel de leur nom, l'Église de Marseille prend conscience que, de siècle en siècle, son cœur bat toujours au rythme de multiples cultures et s'exprime en de nombreuses langues ! Alors elle rend grâce et se joint au grand chant d'espérance qui semble monter du vieux baptistère et inonder de joie la cathédrale toute renouvelée d'Évangile.

² Raoul PUGET, *Histoire de Marseille*, Nouvelle édition revue et corrigée par Constant Vautravers pour la période 1944-1998, Marseille, Éditions Robert Laffont / Éditions Jeanne Laffite, 1998, p. 13-14.

Oui la Major n'est pas qu'un édifice du passé magnifiquement remis en valeur depuis la construction du MuCem et le déploiement des Quais d'Arenc qui dessinent peu à peu la ville du XXI^e siècle. Elle est avant tout le lieu où se réunissent, plusieurs fois dans l'année, les catholiques de tout le diocèse, de l'Estaque à Cassis, d'Aubagne à La Ciotat et de Cuges à Allauch, en passant par tous les villages accrochés aux collines, hémicycle étagé tutoyant la mer. Pour découvrir l'âme religieuse de ce diocèse, qui converge vers la cathédrale comme vers son centre de gravité, il faut situer la Major dans le réseau des trois autres basiliques marseillaises, auxquelles il faudrait ajouter bien des lieux de pèlerinage, de Notre-Dame du Château à celle de la Galine.

De l'autre côté du Lacydon, en effet, la crypte de l'abbaye Saint-Victor est comme le grand reliquaire de Marseille. Chaque année, le peuple de Marseille y vient en pèlerinage pendant l'octave de la Chandeleur pour vénérer Notre-Dame de Confession, après avoir accueilli sur le Vieux-Port, au petit matin du 2 février, l'Évangile arrivant par la mer, comme autrefois Lazare et Marie-Madeleine. C'est à Saint-Victor que Jean Cassien fonda au V^e siècle une abbaye qui connut au fil des siècles un très grand rayonnement. Né en Roumanie, formé à Constantinople puis dans le désert d'Égypte, Cassien est un fils de la Méditerranée. À son école, l'Église de Marseille sait qu'elle a reçu mission d'être un pont entre chrétiens d'Orient et d'Occident et que cette tâche est aujourd'hui plus que jamais d'actualité.

Plus haut sur la colline, Notre-Dame-de-la-Garde veille... Elle veille sur les marins, comme en témoignent les multiples ex-votos qui ornent la basilique. Elle veille sur les missionnaires d'aujourd'hui, comme elle a veillé sur tous ceux qui hier partaient en bateau annoncer l'Évangile aux quatre coins du monde, gardant en mémoire, comme dernière image de leur patrie d'origine, cette Vierge qui semble vouloir donner à tous son enfant. Elle veille sur les Marseillais de tous bords, tissant secrètement leur profonde unité d'enfants de Dieu, qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans. Et même pour ceux qui ne croient pas, elle est là, inséparable de cette ville qui l'a somptueusement illuminée lors de la grande fête d'ouverture de la capitale européenne de la culture en 2013. Elle se tient là, comme essaye de se tenir l'Église auprès de ce peuple bigarré, présente à tous, attentive aux besoins des plus pauvres, infatigable témoin de la tendresse et de la bonté de Dieu.

La quatrième basilique, celle du Sacré-Cœur, qui se trouve sur la grande avenue du Prado, a été voulue par les Marseillais au lendemain de la Première Guerre mondiale comme un mémorial en hommage à tous ceux qui y avaient trouvé la mort. Cette vaste basilique rappelle aussi que lors de la terrible peste qui ravagea la ville en 1720, l'évêque de l'époque, Mgr de

Belsunce, sur les conseils d'une humble religieuse visitandine, Anne-Madeleine Rémuzat, consacra la ville et le diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, ce qui fut une « première mondiale » !

C'est tout cela que la cathédrale, l'église-mère du diocèse, devant laquelle trône aujourd'hui la statue de Mgr de Belsunce, résume et donne à voir jusque dans son architecture si particulière : une tradition d'ouverture et de métissage, de dialogue et de charité, qui des premiers martyrs aux communautés d'aujourd'hui, cherche sans se lasser comment témoigner de l'infinie bonté du cœur de Dieu. Comme si saint Lazare, ami de Jésus et patron du diocèse, avait confié aux Marseillais le secret de toute vie chrétienne : accepter de devenir ami du Christ et, en son nom, vivre avec tous les peuples la belle et exigeante aventure de la fraternité.

+ *Jean-Marc Aveline*